IMPRESSIONS D'UNE SECONDE VIE

CÉCILE DOUARD

BRUXELLES, LES EDITIONS
ROBERT SAND, MCMXXI

CÉCILE DOUARD

IMPRESSIONS
D'UNE
SECONDE VIE



BRUXELLES
LES ÉDITIONS ROBERT SAND
86, RUE DE LA MONTAGNE, 86
MCMXXI

IMPRESSIONS
D'UNE SECONDE VIE

L'édition originale des

IMPRESSIONS D'UNE SECONDE VIE

a été tirée à :

25 exemplaires sur papier du Japon numérotés de 1 à 25.

240 exemplaires sur papier à chandelle pur fil numérotés de 26 à 265.

100 exemplaires sur papier featherweight numérotés de 266 à 365.

EXEMPLAIRE N° 314

CÉCILE DOUARD

IMPRESSIONS
D'UNE
SECONDE VIE



BRUXELLES
LES ÉDITIONS ROBERT SAND
86, RUE DE LA MONTAGNE, 86
MCMXXI

A JEANNE-NOËLE

VERS LA LUMIÈRE

PRÉFACE

Voilà quinze ans que je ne vois plus ; en ai-je beaucoup souffert et n'ai-je pas souvent oublié que j'étais aveugle ? Quand sur mon passage je surprends des mots de pitié, ils me semblent tomber à faux et, si je ne coupe pas court à ces attendrissements, je crois vaguement être complice d'un mensonge ridicule.

Il faut cependant que j'en convienne, je n'y vois plus ; mon imagination et mes autres sens organisent spontanément le jeu de vision qui me donne le change et me représente encore le monde des choses, un jeu de vision créant toute une fantasmagorie et prolongeant l'illusion du naufragé qui ne veut pas périr.

Le naufragé que j'étais ne croyait pas à la mort; il rassembla ses forces, amputé du plus précieux des sens, de celui qu'on dit indis-

pensable; il atteignit la rive et demeura convaincu que le paysage était aussi adorable, la vie aussi grande et riche qu'avant le terrible orage. Il poursuivait son idéal comme naguère, et comme naguère se laissa séduire par les voluptés de l'esprit et par les voluptés des sens. Mais à quelle altitude devaient-elles se rencontrer ? Que ne fait-on l'éducation attentive de nos perceptions, comme on fait celle de notre cerveau ?

Il semble que, lorsque nous avons le désir constant de beauté, toutes les fêtes nous soient données par les sens; ils en sont les ordonnateurs toujours éveillés, même quand la raison veut les annihiler sous les abstractions les plus nobles.

En voulant s'immatérialiser, n'affaiblit-on pas les seuls contrôles que la nature ait mis à notre service, pierres de touche dont on a trop médit ? Harmonie suprême qu'un envol de pensées éclairé par l'émotivité des sens ! Laissez-moi dire le prix que j'ai découvert à ces dons du toucher, de l'ouïe, de l'odorat, du goût et à ceux qui se sont

affinés par l'exercice, l'appréhension et la sensation des distances.

Suivre, caresser une forme, palper la tessiture d'une matière, analyser un parfum, définir une saveur sont des jeux où se développe tout notre être en force, en joie et en compréhension.

Les sens, pour qu'ils ne s'enlisent pas dans la nuit, doivent être conviés sans cesse à goûter les merveilles que la terre offre à qui sait les trouver. Voir est la plus belle chose du monde; mais toucher, sentir, entendre sont des émois non moins charmants. Si je change de milieu, si je voyage, instantanément un tableau se forme en ma pensée; tout comme une description lue, une certaine qualité d'atmosphère, un bruit, une odeur évoquent une existence possible qui nous soulève et étend l'horizon, car on ne peut vivre sans voir.

Au fait, est-il vrai que je ne vois plus? On pourrait me prendre maintes fois en flagrant délit de contemplation éperdue, d'observation intense, bien que je n'aie plus mes yeux pour premiers guides.

En vérité il m'est arrivé la plus particulière aventure qui puisse advenir à un peintre, à un être éminemment visuel; malgré ce désarroi, je n'en poursuis pas moins, en théories aussi tangibles qu'impalpables, mon métier d'autrefois.

Il est certain que si un jour je recouvrais la vue, je ne traduirais plus mes modèles de la même façon, je n'ébaucherais plus dans les mêmes tons que jadis ; il est des couleurs et des modelés que je me reproche douloureusement lorsque je me représente beaucoup de mes anciennes études, et je tremblerais de les revoir! Les tardifs repentirs n'ont du reste rien de spécial à mon cas. Les artistes, surtout les plus clairvoyants, sont naturellement inquiets en songeant à leurs œuvres de début et donneraient tout au monde pour les anéantir.

Le travail que je ne puis m'empêcher de faire en esprit sur la forme, le galbe, la proportion de tout ce que je touche, me rattache au monde des voyants et m'amuse. Je cherche l'expression d'un visage dans une

inflexion de voix, la valeur d'un geste dans le caractère d'une main, la démarche, la stature dans la souplesse ou la brusquerie d'un mouvement. Toute harmonie est faite de subtiles correspondances, d'exquises concordances qu'il est délicieux de saisir. Il faut concentrer tous ses moyens : aucun partage n'est possible. Pour suivre avec aisance un raisonnement ardu, je dois avoir les mains vides, — ne ferai-je pas sourire si j'ajoute: et fraîchement lavées, — sinon je serais distraite par l'objet que je porte ou par la poussière qui émousse l'intelligence de la peau.

Si je pose un bibelot sur un meuble, j'en imagine l'effet au milieu de ce qui l'entoure; mais si personne n'est là pour m'apprendre de quelle couleur il est, j'éprouve un malaise à ne pouvoir me rendre immédiatement compte de l'ensemble : c'est le vertige de celui qui perd l'équilibre en sentant le sol fuir sous ses pieds.

A défaut de réalité, j'ai besoin de mots qui m'aident à former le décor. Oh! je ne me forge pas de chimères : parmi ces impres-

sions et ces mirages, il en est de faux plus peut-être que de vrais et je tente froidement, âprement de discerner leur charme. N'agissons-nous pas tous de même? Cette passion de voir et de savoir, cette ardeur qui nous apporte la notion du beau et du médiocre, du bien et du mal, nous possède tous; c'est un sentiment joyeux de création ou l'épuisement provoqué par la stérilité de l'effort. Les mêmes sources produisent le réconfort moral ou la fatigue nerveuse. Quelle dépense d'activité cérébrale pour celui qui peine et œuvre dans la nuit.

Toujours il me faut regarder : ce n'est pas seulement du bout des doigts que je lis en « Braille », mais de toute l'inféconde volonté de mes yeux qui veulent distinguer les groupes de points en relief, les espaces lisses et vides dont la signification se formule bientôt en caractères d'imprimerie, tels que je les connaissais. Si j'écris une lettre au crayon toute la tension du nerf optique me montre les mots et les phrases s'alignant sur le papier; je ne pourrai les relire, il faut cependant que

je les fixe sans confusion, sans rature. C'est un tourment continuel de mémoire qui use un peu. Je rêve de peinture chaque fois que je suis lasse ou fiévreuse et alors ce sont des luttes imaginaires contre des tons terreux et lourds, contre d'infâmes huiles dont s'empâtent misérablement ma palette et ma toile, jusqu'au moment où, écœurée, je m'éveille. Ces réflexes d'un cerveau d'artisan qui ne veut cesser de vibrer, m'accordent un rappel logique, une survivance atroce et désirée.

Et dans les songeries des jours de calme, que de merveilles n'ai-je pas essayées et accomplies ? Quelles trouvailles de composition et d'attitudes pour exprimer de nobles synthèses, que de pâtes fraîches, puissantes, lumineuses, de lignes généreuses et sûres. Hélas ! Nos meilleurs travaux sont toujours ceux que nous portons en nous et qui ne verront jamais le jour.

Je pense parfois au dernier morceau de peinture que j'ai brassé avant de mourir. Cette esquisse a pris une signification curieuse et devient une image poignante quand on con-

* brossé (correction de l'auteur)

sidère quelle évolution elle précède et quelle étape elle définit. Le sujet avait trouvé sa source dans les entrailles du plus entier réalisme et cependant une allégorie poétique allait s'en dégager, quoique mon instinct de peintre eût négligé de la chercher dans ce qui le séduisait tout d'abord.

Mon grand panneau « le Terril » figurait un talus où, en essaims monstrueux, s'échelonnaient dans la poussière les pauvresses du pays houiller qui, chaque jour, trouvent dans ces débris de la mine assez de charbon pour subvenir à leur existence.

Elles s'agrippent aux larges cailloux bleus ou roussâtres, brûlés ou soufrés; elles bravent le torrent de scories qui de temps en temps leur tombe sur les épaules, lancé d'en haut par les chariots roulant à toute vitesse; dos voûtés, orteils crispés, se bousculant, grattant les décombres encore mouvants, elles forment une scène dantesque de la misère.

La fumée et la cendre qui les entourent assouplissent les angles, fondent les contours dans une gamme nacrée et vont rejoindre le

ciel irisé par les vapeurs lourdes des cheminées voisines. C'est la bataille quotidienne de la vie, en une parabole brutale.

Un soir, j'aperçus tout à coup mon ébauche avec sa longue diagonale de vagues humanités étagées sur le terril rocailleux et j'eus la vision d'un autre tableau à exécuter sur ces mêmes pierrailles, en un mouvement semblable, mais dans un symbolisme mille fois plus héroïque et plus poignant. J'imaginais des créatures débarrassées des haillons sordides de mes boraines, des êtres ne se confondant plus autant avec la terre mais éclairant la grande ligne mouvante par la pâleur de leurs corps nus, rampant sur les genoux, s'accrochant ou tendant les bras, espérant de toute leur âme, non glaner une infime pitance, mais atteindre la lueur qui perçait les brumes en haut de l'escarpement.

Les gestes d'espoir ou de supplication, les élans du désir ou de la désespérance qui croit encore puisqu'elle agit, se dessinaient progressivement, jusqu'à s'affirmer au sommet. Ce ne serait plus la mêlée misérable pour le gain journalier, mais le combat éternel.

Je veux réaliser une telle conception, me disais-je et je l'appellerai « Vers la Lumière ». Assez des émotions à fleur de nerfs, du pittoresque facile qu'offre la pauvreté; assez de chiffons et de suie. Je reprends les problèmes qui m'ont toujours hantée : comme canon, l'être humain dans sa glorieuse nudité; lui seul peut tout exprimer.

Le lendemain le modèle me posa une série de croquis de premier jet; le surlendemain je m'amusai fièvreusement à ma nouvelle esquisse. — Je ne l'ai pas revue, les yeux me faisaient mal, la catastrophe était proche. « Vers la lumière! » Quelle ironie alors que je descendais dans l'ombre... Pourquoi cette pensée d'énergie à ce moment suprême? « Mais la Lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont point comprise. »

Je saisissais la portée immense de la parole évangélique. Peut-être fallait-il attendre la nuit pour percevoir les rayons conducteurs de l'Étoile?

Je me suis résignée, mais la soumission n'est pas la gémissante et lamentable renon-

ciation. Je n'ai pas renoncé à voir, à étudier, à critiquer, à admirer, car la Nature en tout est une merveille et les travaux des hommes sont intéressants à l'infini.

Je n'ai pas renoncé à chercher des routes droites pour conduire mon esprit, ni des phares pour diriger ma volonté.

Je n'ai pas renoncé à goûter la joie si elle veut naître en moi. Nous en sommes les générateurs, c'est pourquoi j'ai débuté en contant l'étonnement et le plaisir de mes sens quand ils se firent pionniers dans l'obscurité de ma nouvelle vie et qu'ils mirent tant de générosité à remplacer le compagnon perdu. J'espère un jour chanter en toute certitude et humilité la joie de posséder la lumière qui ne s'éteint jamais.

Je n'ai pas renoncé à ouvrir mon âme, à aspirer tous les effluves d'art et de beauté que l'univers et l'intelligence humaine dégagent comme un perpétuel élément vital. Je n'ai pas renoncé, — vanité, démence, — à être de ceux qui veulent dans leur poussière laisser après eux quelque chose de leur cerveau

et de leur cœur. « Cosa bella mortale passa, ma non d'arte » écrivait le Vinci.

« Que faire dans un gîte, à moins que l'on ne songe? »

J'ai songé longtemps, j'ai rêvé longtemps, je me suis entraînée à noter comme des choses graves quelques unes des sensations claires ou confuses que les faits de chaque heure et ma mémoire me jetaient en pâture, pour m'aider à fixer quelle est la lourdeur de ma tâche ou l'audace de mes aspirations, ce qu'il y a d'irréparable dans le temps perdu et d'incertain dans le chemin à parcourir. L'utilité d'une existence, pas plus que sa durée, ne peut s'évaluer d'après le nombre des années, mais d'après la confiante et courageuse adaptation aux circonstances. L'époque lointaine où j'étais sûre d'orienter mes forces fut-elle plus féconde que celle où j'apprends qu'une force plus grande nous conduit toujours et nous illumine quelquefois. J'ai fléchi l'hostilité des ténèbres; elles ne se dressent plus comme un mur devant mon visage ou plutôt comme

un personnage imperturbable qui se serait introduit entre la nature et moi . Aujourd'hui je cause avec ma nuit comme avec une vieille compagne qui avait beaucoup à m'apprendre.

Allons de l'avant. Au moment le plus inattendu, avec les moyens les plus faibles, on lègue parfois à de meilleurs que soi un exemple qui fortifie, un mot qui éclaire ou console, une étincelle de volonté bientôt décuplée par la valeur même de celui qu'elle touche.

Juin 1914.

BROUILLARD DANS LE BOIS

La matinée est muette et cache de la joie. Un impondérable suaire de brume emprisonne des ondes tièdes, d'âcres senteurs d'humus et des fils de la vierge.

Trois fois il a paru soulevé sans effort et sans souffle par un élément inconnu; trois fois le trait chaud qui frôla ma joue rentra dans le duvet humide.

Le silence palpite dans le grand bois solitaire dévêtu par l'automne. La marche est aisée; on croit aller à la conquête du soleil, guidé par les rayons qui animent le doux linceul.

Mais est-ce bien du silence que ces avertissements noyés de mystère, ces molles cascades de gouttelettes, ces informes vagissements d'un oiseau qui n'ose chanter, le frémissement de feuillage tombé qui précède et suit nos pas?

A travers le brouillard de ma pensée,

j'écoute la réponse que je veux me donner.

Mon compagnon se tait, je crains d'entendre sa voix, le sens précis des paroles anéantirait la fluide féerie.

J'essaye d'imaginer la forme et la matière de cette fraîcheur moite, assez compacte pour amortir les sons, et le branle de chaleur trop faible pour rejeter le manteau.

Crépuscule du matin prometteur de clarté. Je compare son insaisissable jeu avec le combat qui se livre en ma volonté... Tous les paysages sont peints par des sentimentaux, des prisonniers, des malades, voire des aveugles; rarement par le seul peintre.

A quoi se réduisent alors mes descriptions privées de tant de moyens? Moins à des vérités qu'à la certitude d'un instant d'émotion.

Les feuilles mortes que nous écrasons dégagent une émouvante odeur distillée dans la rosée qui s'attarde. Elles sonnent creux et léger.

Il semble que mes pieds chassent devant eux l'enveloppe futile de mes velléités d'autre-

fois et repoussent de fuyants squelettes pour s'ouvrir un sentier.

Uccle, octobre 1914.

PROMENADE

J'ai entendu un paysage, tantôt, à la fin de cette radieuse après-midi de mai où la vie s'attardait dans le ciel réchauffé, et je voudrais le revivre en dessinant avec des paroles ses contours flottants. La belle promenade à travers les champs qui dévalent lentement jusqu'à la Meuse, par le silence vibrant et les indiscrétions magiques de la terre en émoi de printemps. La dernière que nous faisions depuis le rigoureux hiver.

Louise est un guide charmant qui ne partage avec moi que des avis précieux, se tait quand elle admire, et je lui sais tendrement gré de me laisser discerner le spectacle.

Pour atteindre le large, nous étions sorties du village par le chemin caillouteux où les ravines marquent d'amusants points de repère.

L'air était tiède, accueillant. Les haies des

derniers jardins, malgré la faiblesse de leurs jeunes épines, griffaient mes vêtements; en me dégageant, mes doigts rencontraient toute une fraîche verdure qui, peu de jours auparavant, se cachait encore, tapie dans le bois sec.

Ce n'était qu'un modeste prélude. J'avais le souvenir de vergers fleuris dans le gel ou la pluie des avrils maussades durant lesquels, mathématiquement, le renouveau fait son œuvre têtue.Alors les parfums transis n'osaient s'extérioriser et ce n'était qu'une orgie de candeur et de grâce.

Maintenant, la féerie était complète : de lourdes bouffées d'odeurs provocantes et batailleuses me tombèrent sur les cheveux.

« Tous les arbres sont en fleurs, murmura ma compagne, c'est une explosion de blanc, de rose, de safran. »

Et j'imaginais, au milieu de ces arômes miellés, alcoolisés, déjà fruités, les géants bouquets des cerisiers, des frêles pêchers, des pommiers aux ramures tordues, et les grappes des cytises pleureurs.

Ils avaient jailli spontanément tous ensemble cette année, dans leur hâte de se donner à la lumière.

La nature paraissait folle de la liberté que le soleil venait de lui rendre, et son ivresse était contagieuse.

Nous marchions...

La brise remuée m'annonçait que j'étais au bout de la route abritée de murs et de maisons basses : l'espace s'étendait devant nous.

Mon pied, compréhensif comme la paume de la main et que j'ai rendu curieux comme un index, percevait le sable élastique et soyeux des sentiers qui courent à travers les prés.

Nous cheminions d'un pas accordé, enjambant parfois de minuscules ornières où la glaise s'effritait, entrant dans les prairies grasses pour le plaisir gourmand de se faire fouetter les souliers par les herbes sifflantes ou par les touffes plus souples des cardamines et des boutons d'or, quelque chose comme un hors d'œuvre aux longues courses que promet l'été dans les foins odorants ou l'automne dans les feuilles mortes.

Je sentais grandir et se déployer la beauté paisible de la campagne à mesure que les rumeurs du monde s'atténuaient derrière moi : rires aigres des femmes, cris des enfants jouant sur les seuils, discordances qui dans l'éloignement reprenaient le ton, devenaient harmonies.

Puis elles s'évanouirent et laissèrent frémir la grande voix de l'atmosphère. Autour de moi s'élevait jusqu'aux confins de l'horizon une symphonie décorative, ténue comme un voile transparent, très transparent, tout brodé de couleurs, de sons, de notes exquisement nuancées, festonnées et enlacées dans l'ensemble sévère : meuglement alterné des bestiaux, lointain cuivre des coqs, fioritures flûtées des oiseaux qui pressentaient la nuit.

Et, au dessus d'eux, ainsi qu'un élan des existences qui m'étaient invisibles, montait la spirale joyeuse de l'alouette, si haut que je la croyais retenue dans le ciel.

Nous nous arrêtions à l'attendre, tête levée, comme si dans l'éblouissement du couchant, nous eussions pu la distinguer. Un instant,

l'illusion me vint avec les rayons chauds qui me baignaient le visage.

Enfin, en des registres suraigus, en de fluides pianissimi, la chanson prestigieuse redescendit de l'éther; elle s'égrena en perles mouillées que le vent ensoleillé séchait au passage, s'abaissa, remonta encore pour s'éteindre au ras du sol dans le tapis mouvant. Nous étions à la saison du jeune blé.

Puis nous reprîmes notre route en méandres ; un grincement rythmé et méthodique nous précédait et croissait mystérieusement.

— « Qu'est-ce ? »

— « Je ne sais, je ne vois rien ».

Cela ressemblait d'abord à des frottements d'archets trop tendus sur des cordes fausses, mais rien ne demeure longtemps faux dans l'hymne merveilleux de la terre.

Quelque gros insecte sans doute entrechoquait ses élytres. Y a-t-il des grillons et des sauterelles aux premiers jours de mai ?

Je n'étais guère en mal d'interroger, je subissais délicieusement.

Un peu de fraîcheur me couvrit les joues comme une poudre impalpable.

— « Dites ? des nuages passent, et puis d'autres encore ? »

— « Non, nous approchons de la rivière. »

Je compris pourquoi, au prochain tournant, mon front sembla s'appuyer contre une poitrine large comme les cieux et moite des sueurs exhalées de toute la glèbe en cette printanière journée.

Déjà des traînées âcres rayaient l'air, puis un murmure moiré s'insinua; enfin, je perçus le clapotis de minuscules vagues roulant vers la droite, frappant à intervalles réguliers, en un choc argentin, leurs sonnailles emmitouflées de ouate.

Nous arrivions au fleuve : sur la berge glissante le gazon couché en résille humide dont il faut constamment se dégager ; plus bas, de toute part, des coassements scandés, rugueux, sans merci — l'empire de la vase.

— « Les voilà, nos cigales ! »

A cinq cents mètres de distance, l'imagination a de généreux caprices !

— « Y a-t-il des barques, je ne distingue pas ? »

— « Oui, très loin, deux, trois, cinq chalands, un remorqueur, qui viennent de la ville; ils commencent à jouer au fantôme dans le crépuscule qui rougeoie. »

J'évoquai le tableau. Soudain un appel de sirène déchira le calme qui ne revint qu'après de douloureux sursauts; quand tout s'apaisa les crapauds seuls demeurèrent et leurs provocations me parurent très douces. Les bateaux arrivèrent, labourant le fil d'eau, le tordant, l'éclaboussant sur l'hélice battante, et s'enfuirent.

— « Je crois qu'il se fait tard, rentrons, conseilla Louise tout bas; comme c'était beau.»

— « C'est vrai, et comme on pensait clairement, ajoutai-je ; retrouverons-nous jamais nos sensations d'aujourd'hui ? »

La nuit tombait et le brouillard du fleuve faisait frissonner les épaules. Je fis une dernière invite à tous les bruits, à toutes les senteurs probantes qui depuis une heure me faisaient tendre les antennes.

Vraiment n'avais-je rien vu? Dans l'air se devinaient des germes, des démons.

J'étais grisée d'infini, en verve de clairvoyance, de brutalité et d'apostolat. J'ai jeté à ma compagne des vérités brûlantes, indispensables à l'artiste qu'elle doit rester.

Je ne me rappelle pas bien quoi. S'en souvient-elle?

Mais pourquoi est-ce moi, l'épave, qui les ai dites au beau navire qu'elle est encore?

Cheratte, mai 1917.

MAISON D'AMIS

Une vieille maison que j'aime se cache en plein village, dans un beau jardin entouré de murs et de haies touffues.

Nul ne l'aperçoit de la route, m'a-t-on dit, et quand nous franchissons la grille discrète, doublée de tôle, les rumeurs de la campagne ne nous suivent pas dans l'atmosphère close de la petite cour d'entrée. Seul un froissement d'ailes menues s'élève en hâte et s'éparpille. Près du gros arbre et du banc qu'il ombrage, un seuil très bas affleure les dalles unies de l'étroit corridor; à gauche des portes s'ouvrent sous la moindre poussée d'un loquet dont mes doigts suivent le galbe familier et je me trouve dans le silence tiède et souriant où flotte une senteur de roses mourantes.

C'est la maison de mes amis ; je la connais bien et la reconnais si joyeusement à chaque retour...

Que de fois j'ai respiré, écouté la vie secrète émanant de ses vieux lambris saturés de frôlements, de chocs, de résonnances et qui ont abrité des générations. Voici la chambre de la haute armoire aux moulures tourmentées. Quand on s'en approche, la vaisselle fragile frissonne derrière les panneaux ajourés et répète à chacun des pas sur le plancher fatigué son délicat cliquetis.

Voici la vaste table qui tantôt nous réunira; le repas se prolongera, car nous aurons glané, durant le jour, la fluide matière des causeries qui ne finissent pas.

L'antique horloge, maîtresse du temps, pontifiera vainement par dessus nos têtes et son balancier essoufflé, hoquetant, effritera nos paroles.

Voici le salon et son meuble de laque précieux, plus poli que l'ivoire, et ses charnières damasquinées qu'il m'amuse de caresser au passage. Et tout là-bas, l'atelier, son énorme foyer, les divans, le piano, l'odeur de tabac, d'huile et de couleur qui évoque les études ébauchées.

II

La terrasse au midi, tout enveloppée des glycines qui refleurissent, est le refuge des heures de sieste.

La journée est majestueuse et belle comme pour ne jamais s'éteindre.

Un lointain grondement d'avion rappelle que le ciel limpide est propice aux grands vols, et les guêpes qui pérégrinent autour de nous intensifient le vertige d'été.

Les sièges d'osier gémissent sous nos mouvements rares... Mon esprit paresseux cherche les arabesques qui flânent dans l'air mou : je songe que les parfums épousent les formes dont ils rayonnent, comme les sons jouent dans les gestes qui les provoquent, comme les voix se modulent, s'élancent ou fléchissent selon les émotions de nos cœurs.

Louise a lu, plus pour moi que pour elle, un livre qui parlait d'infini ; elle vient de s'arrêter respectueusement devant la gloire que laisse tomber le soleil.

Le poète qui écrivit ces pages est un sonneur de cloches qui ne veut pas qu'on s'engourdisse; nous essayons de poursuivre son rêve, mais nos paroles sont mesquines et lourdes; elles ne suivent pas le cercle immense qui va du divin au divin en touchant la terre pour lui ravir ses plus subtils effluves.

La terre aujourd'hui retient nos pensées, parce que les flox et les lavandes embaument et que les herbes sèches ont des crissements de soie sous la brise chaude.

Cependant, les papilles de mon âme se tendent, avides de conseils, vers ce point unique, enseveli sous la pesanteur de ma chair, et qui semble emplir tout mon être; vers cette source de vie véhémente et patiente, qui vibre après que mes sens ont fait le tour jouisseur de ce qui les sollicite.

Et mon espoir y reconnaît une saveur d'éternité.

Beau loisir qui devrait m'apporter l'inspiration lumineuse et ferme, doux engourdissement qui, du moins, devrait donner la paix,

ne me laisserez-vous qu'interrogation et flânerie d'esprit ?

Le jardin s'étend devant nous, tout frémissant d'actions cachées.

Un oiseau a lancé un appel court, brisé comme un rire de sceptique.

De longs moments passent; la brise s'élève enfin, la splendeur du ciel devient plus clémente.

— « Allons jusqu'à la fontaine! »

Côte à côte, nous suivons le gravier sonore, ma manche de laine sur son bras nu.

L'eau s'écoule, active et murmurante, et sa fraîcheur nous retient longtemps.

« Prenons le sentier grimpant qui mène à ce bosquet où l'on n'entend que les pleurs monotones du ramier et les aiguilles des pins tombant sur le sol feutré. Puéril vestige d'un grand bois disparu, il conserve en sa solitude le charme et l'encens religieux des forêts. » Et si nous repassons, un peu plus tard, auprès de la source pour rentrer à la maison, le vieux jardinier, au milieu d'un bourdonnement d'arrosoirs qui s'emplissent et d'anses qui se

heurtent, nous criera : « Mes pauvres fleurs ont bien souffert ! »

Et le long des parterres nous aspirons les senteurs reposantes des gazons piétinés, meurtris et de la poussière mouillée.

III

Sur le toit léger qui surplombe les baies vitrées, la pluie d'été crépite, souple et continue. Par intervalles, brisant la cadence, une grosse goutte filtre à travers les fentes et s'écrase pesamment sur la natte de paille; contre-rythme que j'attends dans le rythme berceur de pensées.

Le vent passe et repasse en folles gambades. Tout le feuillage frémit, se dresse, s'entrechoque, se convulsionne et, pour un instant, retombe épuisé.

Les fauteuils abandonnés dans un angle sont serrés les uns contre les autres. Derrière moi, dans le salon désert, s'est cantonnée la chaleur de la veille, grisante, pleine des exhalaisons perverses de bouquets qui agoni-

sent. A demi inerte, elle s'arrête à l'embrasure de la porte et l'air vivant du dehors ne daigne pas se mesurer avec elle, mais se sauve avec des envols de petits bruits et des émiettements d'eau.

C'est le vent joueur, le vent joyeux, le vent frivolant, comme dit une ancienne chanson vendéenne.

Plus de quiétude quand il s'évade : tressaillement de l'épiderme étonné, délice d'aspirer cette vie et cette jeunesse.

Une grande écharpe couvre mes épaules; sur mes genoux j'ai de quoi écrire. J'attends l'idée claire et la belle parole. La brise saccadée allège mon front, soulève mes cheveux.

Que disais-je ce matin, qui valut la peine d'être médité?

« Fidélité — stagnation; stagnation — mort lente. Nous montons la garde devant nos souvenirs. Les intrépides agissent, créent, libérés du passé qui s'enlise. Pourtant, j'aime ce passé et le nomme un trésor... » Oh! ce vent frondeur... Un pas très doux approche. Louise a laissé son travail, elle s'assied auprès de

moi, elle doit regarder les rameaux ployer et les roses s'effeuiller sous les dernières rafales et, de sa voix sérieuse, me conte ses essais, ses déceptions.

« Et vous, qu'avez-vous fait? »

Comme elle trouble heureusement le thème perfide de ma rêverie...

La pluie s'est tue; tout s'apaise; de la clarté se fait dans ce qu'on entend et dans ce qu'on respire.

Des senteurs se glissent en minces rubans pour reprendre la maîtrise du refuge charmant où nous causons. Les moineaux s'ébattent et gazouillent, le coucou répète son cri balancé; sur la route, un chariot s'ébranle sous des claquements de fouet.

IV

Il se fait tard, la veillée s'est prolongée dans le cher atelier, en feuilletant un livre nouveau, en bâtissant des projets dans la fumée des cigarettes. On se sépare avec des souhaits et des promesses. L'escalier et sa rampe usée

grincent et cèdent mollement. « Dormez bien».

Dans ma chambre recueillie, la fenêtre ouverte au large m'attire comme une brêche sur l'infini.

Le calme dominateur se déploie devant moi et prépare à toutes les révélations. Plus un homme ne marche, plus un chien ne s'effraye d'une ombre ou d'un bruit, pas un hibou ne lance son sinistre défi; seule, l'haleine du vent endormi fait trembler la cîme extrême des branches... Friselis sans timbre, qui ne rompt pas le merveilleux silence, fraîcheur, pureté que goûtent mes lèvres et que saisit la paume de mes mains étendues.

La prison de mon âme se démantèle à merci; avant d'avoir parlé, j'écoute mes propres aveux. Nuit bienveillante, nuit maternelle et trompeuse, dans laquelle je crois voir ainsi qu'en la lumière — et je veux voir. On peut tout revoir en fermant les paupières. Où suis-je ?

Les vieilles pierres qui m'abritent aujourd'hui forment un îlot sur le chemin d'oubli. Maison de philosophe, d'amoureux ou d'ar-

tiste, elle possède la grâce fanée des logis qui ont une histoire. Tout repose; rien ne meurt.

Une grande cité s'étend là-bas, que j'ai traversée en hâte : rues vagues, êtres ignorés, ville ardente couvant dans le sommeil ses volontés du lendemain, je la chéris, car elle est tout proche de la maison de mes amis.

Est-il un coin de terre qui éveille le cœur si l'on ne sait y trouver une porte qui s'ouvre au premier appel de cloche et une voix connue qui s'écrie gaiement : « Toi? Entre vite. »

Sans cette demeure aimée, du moins sans son souvenir, le monde n'est que plaisir des yeux et généreux exil.

Cheratte, juillet 1918.

L'ESPACE

Esquisse pour quatre strophes.

I

Route harmonieuse,
ombre tiède et sable moelleux,
gazouillis qu'on écoute à peine,
arômes qu'on ne cherche pas à définir.
La côte est douce, on monte sans fatigue;
les artères battent un peu, laissant
[l'illusion de l'effort.
On croit à la vie,
Route harmonieuse.

II

Au sommet s'ouvre l'espace qui me paraît
[immense.
L'air puissant et souple se rue sur moi,

traverse mes vêtements, s'empare de tout
[mon corps.
La peau frissonne, prend conscience de
[l'étendue...
car l'étendue m'aspire, me dévore...,
je me perds en elle, et deviens infime,
diaphane peut-être.
L'espace est immense.

III

Saveur lyrique de cette brise qui vient de faire le tour des mondes.
Elle charrie des parcelles de force, et ce courage emplit ma poitrine comme par la volonté d'un dieu.
Les sons qu'elle entraîne et dépose en sa course merveilleuse, semblent tous venir d'en haut... même les rares appels des hommes qui travaillent aux champs.
O la saveur lyrique de cette brise.

IV

Les regrets et les désirs s'éloignent de mon cœur,
s'éparpillent dans l'ambiance formidable.
De respiration en respiration, quelque chose ressemblant à du bonheur a pris leur place.
Une génuflexion sacrée me courbe avec l'âme de la terre.
Respect qu'engendre la joie, vous êtes la plus candide des adorations...
Mes désirs et mes regrets ont disparu dans l'espace.

Le Bercuit, Juillet 1920.

CHÂTEAU ABANDONNÉ

Hésitations, essais,... déclic brutal d'une serrure et la ferraille déjetée de la grille s'ébranle en se traînant par sursauts, lourdement sur ses assises de pierre.

La torpeur du parc ne semble pas troublée, l'air tiède et dormant qui vieillit entre les murailles, n'a pas tressailli.

Quelle odeur indéfinissable m'interroge....?

Nos pas écrasent la mousse glissante qui couvre les chemins. Quelques marches ébréchées, disjointes, cimentées à nouveau par les plantes rampantes mènent au grand perron ensoleillé et rectiligne, qui encadre l'entrée de la maison seigneuriale.

Je pénètre l'humidité morne des salles qui se succèdent vastes et solitaires.

Que se passe-t-il d'insolite....? Le soleil n'est pas entré avec nous...

L'épiderme impressionnable du visage s'étonne de la transition.

Chaque fois qu'une porte s'ouvre, le vent jette un violent appel, il a pris possession du domaine par les vitres cassées; à travers les brisures, le feuillage de la façade happé par le tourbillon, se tord et palpite; on l'entend battre comme des ailes blessées...

Les murs laissent aux doigts un enduit de salpêtre; les papiers qui s'en détachent sont épaissis de moisissures et de plâtras et la poussière affaiblit le dessin des cimaises. Une odeur rance est coincée entre les battants d'un placard.

Impression de deuil sans image directe, désolation abstraite des logis dont la vie s'est retirée sans promesse. Un long abandon a miné le réseau de bruit qui s'élève de toutes les choses; le silence s'est étendu, pesant et infécond comme le sable.

Lorsque la bise s'engouffre dans la haute cheminée, des relents de suie indélébile se dégagent évoquant les bûches qui brûlaient dans ce foyer désert et les figures qui se pressaient autour de lui.

Effarée se cognant aux parois, sifflant éperdûment, une hirondelle passe et repasse pour trouver la fenêtre libératrice; car nous sommes les monstres immenses, bruyants, inconnus qui troublent sa retraite...

Quand elle s'est évadée, la paix désespérée se renoue.

La visite se poursuit : enfilade de grands corridors, caves sépulcrales, greniers et combles vibrants comme des églises et tourelle capricieuse.

Raboteux, terreux, se dresse et dévale l'escalier qui jadis luisait sous la cire légère ou se couvrait de tapis.

Enfin, dans les dernières chambres, grâce à l'orientation et à l'heure, propice, un rayon de soleil lance un trait chaud dans l'atmosphère qui s'éveille et frémit. La confiance renaît. Un jour, sans doute, des êtres heureux ramèneront, à force d'or et de jeunesse, la vie et le charme désuet dans la vieille demeure et referont des rêves d'espoir dans ces coins d'où les fantômes du passé semblent disparus.

Toute l'existence confuse de l'antique habi-

tation s'est réfugiée dans le jardin hirsute, plein de senteurs étranges et de bruissements vagues. Sous l'herbe folle des parterres et dans le terreau gras accumulé depuis des siècles, s'élabore le drame des ferments qui se multiplient à l'infini.

Les ramures pendantes, débridées, obligent à baisser le dos : branches fraîches, flexibles, mêlées de bois sec. Le pied s'enfonce avec inquiétude dans du gazon froid, grandi à l'ombre des taillis s'effondrant de vétusté; des racines et des rejetons barrent l'allée, orties et ronces pleines de dards cuisants, tiges languides, moites comme des reptiles.

Où est le ciel....?

Des bourdonnements d'insectes, des pépiements d'oiseaux, des frissons de joncs morts penchés sur la margelle du bassin vide, les arômes incertains des fleurs sauvages engloutis par instant sous les effluves lourds des pacages voisins, me dérobent la notion de l'espace. Un peu de vertige, d'écœurement se glisse... On croit saisir moins que des plaintes, du sommeil latent bercé de soupirs énigmatiques, de l'oubli qui veut revivre...

Plus troublant que tout, montent, pénétrantes et persistantes ces émanations d'humus qui émeuvent les entrailles des hommes, comme si leur instinct reconnaissait le principe générateur, éternel de leur race.

. . . .

La ferraille déjetée de la grille tourne péniblement sur ses gonds; son grincement rouillé s'échappe, ébauche lentement un cercle sonore qui vient se refermer auprès de nous, harmonieux et fatal.

Cheratte, mai 1919.

LA FOULE

« Rester seule ? — Parfaitement — je vous attendrai. »

Etrange impression de s'arrêter court — de se vouloir immobile au milieu d'êtres qui poursuivent leur course; on garde pendant quelques secondes comme un besoin de continuer dans la direction qu'on avait prise, mais les gens se croisent... De droite, de gauche, il se forme de petits remous qui rendent la stabilité à celui qui n'avance plus.

Il s'agit de tendre l'oreille et d'ouvrir les narines... Tout de suite de la musique se crée.

Rythme des corps qui déambulent en se balançant, rythme des pieds fermes qui frappent le caillou à s'enraciner, des pieds qui posent leur pointe molle et leur instable talon caoutchouté en variant et faussant la mesure. C'est amusant à observer... Tout est amusant,

à part l'exécrable odeur de pétrole brûlé que dégorgent les moteurs.

Par vagues, la foule déferle. Ce monde me frôle, me cogne, m'égratigne d'un paquet, d'un bout de canne; un coin de vêtement claque comme les drapeaux.

Des souliers heurtent les miens, la fumée d'un cigare me pique aux yeux.

Drôles, les découvertes qu'on fait pendant ces rapides et fuyants contacts, et la pantomime qu'on imagine sur d'invisibles mouvements qui n'ont fait que remuer l'air. Tenir bon n'est pas commode au milieu de cette bousculade.

Heureusement je m'appuie à la rampe du pont, car l'îlot qui m'appartient n'est pas plus large que mes deux semelles accolées.

Flux et reflux. Des hommes, des femmes se succèdent, m'attaquent en m'ignorant et me laissent à peine un souvenir. Je me figure une jolie silhouette pour avoir respiré un sillage d'ambre ou de musc.

J'attrape des lambeaux de phrases entre des bouffées de tabac; un tas de préoccupa-

tions, de bavardages suivent leur route; la malice du hasard met à la file bizarrement toutes ces bribes d'esprit.

« En telle occurrence, Monsieur, le Sénat aurait dû... — « Je t'assure que la mousseline est ravissante... » — « Crois-tu qu'il vienne ?..» — « Osez, croyez-moi. Qu'importe le chiffre ? »

Et le collier de paroles hétéroclites se casse quand le flot le submerge, se raccommode avec l'inattendu des rencontres.

Un appel plus puissant que les autres. En même temps, énorme et sinistre un hurlement de sirène. Alors, la reculade... Je crois voir des têtes balayées sous la sonore trajectoire qui s'enfle et décroît.

En vérité il y a des dos qui pèsent contre mes manches, un chignon effleure ma joue et pour éviter des effluves chauds et l'inquiétante promiscuité des respirations, je lève le nez aussi haut que possible au-desssus des épaules qui me cernent.

Des trompes d'automobiles claironnantes, vibrantes se répondent. Elles happent toutes

les sonorités de l'ambiance, comme le requin avale les poissons qui l'entourent.

Invectives de cochers, claquements de fouets.. des sabots de cheval agrippent le sol gras, puis des roues s'ébranlent tandis que le timbre d'un tramway répète mille petits coups secs, impatients et rageurs.

Le terrain tremble... Mais l'incident est terminé, je retrouve dans la perspective des bruits la ligne maîtresse que j'ai remarquée et que je dessine constamment sur le susurrement général qui lui sert de fond.

Un rire, une toux... « Je n'admets pas qu'un patron en arrive là... » — « Il est vrai que la campagne, la solitude de... » Les pas se mêlent, se hâtent, flânent, trottinnent. Les mots, les accents s'enchevêtrent. En zézayant, quelqu'un dit : « Nous sommes affreusement grugés... »

Indéfiniment les pas marquent la cadence, les voitures fuient. Par instant on dirait que les rumeurs, les secousses, les sentences tombent dans un abîme élastique d'où elles rebondissent peu après.

Grincements, sonneries, crépitements de terre foulée ou de feu...

Décidément, le gosier humain est le plus merveilleux des instruments : sa voix s'élève, rayonne au-delà de toutes les autres; il me semble qu'un beau chant, à l'heure qu'il est, rendrait sublime tout ce vacarme!

Le monde est extraordinaire...

Mon guide tarde, il avait dit : « Deux minutes, le temps de traverser et d'acheter un journal! »

Sans doute le passage est difficile. Je n'ai pas peur. La vieille balustrade à laquelle je m'adosse est patinée, polie; durant des siècles on s'y est accoudé en regardant l'eau couler ou, comme moi, en attendant un ami. Quelques minutes sont parfois bien longues.

L'air est adorable, qui vient de baiser le fleuve, par ce prime printemps parisien.

L'atmosphère est délicate, spirituelle, avec quelque chose de poignant, parce que la Seine trahit un lointain relent de marée.

La brise est presque tiède.

S'il m'avait perdue?... A distance nous devons être tous des pantins pareils.

Faut-il s'inquiéter... Que faire...

Ne pas bouger.

Il y a comme une embellie après la tourmente, une trouée dans le maquis de sons broussailleux. Je respire, je remets mes sens au point, je saisis le charme infini de la rivière pleine d'énergie et de gaîté.

. . . .

Coups de coude anonymes.

Une créature maladroite se réfugie contre moi par terre. Un chien... Un enfant...

Des fantômes odorants, bruissants, pressés, défilent. J'écoute, je flaire, je souffre un peu.

Instinctivement je glisse mes mains dans mes poches. Je dois être un obstacle branlant. Je m'efface autant que je le peux. J'essaie de diminuer, de fondre en moi-même et surtout de conserver l'équilibre.

Chère bonne pierre du vieux pont!

« Avance, mon petit, tu nous feras tuer, » gémit une maman épuisée. Et des pleurs, des hoquets.

Mais le tumulte devient grandiose, je perds la notion du détail. Qu'importe où vont ces véhicules, ce peuple, et qui conduit l'orchestre de cette folle symphonie du pavé?

Il y a des sursauts, des soupirs, des basses en pédale, des crescendo, toute une brutale instrumentation, cornets d'autos, sifflets, tambourinage des roues, cris, renâclements, et tout cela empoisonné d'âcres exhalaisons d'essence qui brûlent la gorge.

Cacophonie étonnante d'où s'élancent des notes pures, des accords parfaits, mélange d'homogène et d'imprévu.

Je pense à la foire et à l'enfer. Personne ne paraît s'arrêter, au moins reprendre haleine. Quel tourbillon! En pleine paix, je songe à l'émeute. Il me semble assister à la pulvérulente victoire des pauvres passions humaines qui s'en vont traînant la jambe, glapissant, vrillant le tympan, exacerbant les nerfs, laissant échapper parfois un jet de voix glorieux.

Pourquoi?...

La symphonie du pavé, l'encens infernal

qui l'enveloppe me vide le crâne. L'énervement me gagne... et l'anxiété. Il doit être tard! Comment s'échapper...

Comment rentrer chez moi... Il ne m'aura pas retrouvée dans cette cohue!

. . . .

« Enfin, vous voilà! » — Un embarras m'a retardé, pardonnez-moi!

J'ai ressaisi le bras protecteur, déjà nous suivons le troupeau qui marche, marche, traverse des rues larges, étroites, des places angoissantes, avale la poussière, piétine, écrase du rocailleux ou du gluant, marche encore, évite des monstres roulants et trépidants, enjambe des ruisseaux, atteint des trottoirs encombrés, bavards et rieurs qu'il considère comme un asile, marche toujours, bête de somme fatiguée cherchant l'étable.

Paris, Pont-Neuf, mars 1920.

HYPNOSE

...Et durant un long moment, l'univers me parut un et cet un n'était que sonorités. Je croyais toucher la Musique elle-même, de mes doigts crispés sur les cordes frémissantes.

Ce n'était pas mon oreille seule qui l'entendait : la déesse m'enveloppait de son fluide, elle s'identifiait à la chaleur divine d'un soir d'été, au calme qui devenait le maître de mon cœur.

Je vivais de son souffle, il se répandait à travers mes fibres comme si les pores de ma peau l'avaient aspiré.

Je pressais les notes sur la touche, elles m'appartenaient; je les écrasais comme des pétales de fleurs pour en extraire le suc.

Et le violon se confondait en image avec une cassolette à parfum; mon bras la soutenait; l'archet berçait l'encens, les sons brûlaient,

s'évaporaient, s'élevaient à la gloire de la terre immatérielle et de l'âme visible.

Je sentais une présence réelle dans l'inexistence de toutes choses...

La chanterelle cassa, qui rompit le charme.

Le Coin Perdu, août 1919.

LES MAINS

J'attendais une visite grave. Je m'y étais préparée mais mon esprit trop longtemps ramassé sur lui-même, fatigué, se détendait, s'éparpillait, se mettait à broder des images sur un thème qui l'amusait...

Les mains sont de beaux instruments, étonnants réceptacles de sensations, transmetteurs prompts et sûrs de la pensée. Si vous avez un rien d'intuition, si vous savez les interroger, elles deviennent les indiscrètes, les confidentes à la façon du miroir; comme la bouche et les yeux, elles sont en vérité un des miroirs de l'âme. Serrez la main qui vous est tendue, laissez presser la vôtre, et ce court contact vous découvrira la nervosité, la vaillance, la ruse, la générosité du personnage qui vous aborde. Comme elle trahit la fièvre, la main révèle l'inquiétude, l'amour ou la colère qui nous trouble.

Dans ses manières si diverses de toucher, de saisir, de secouer une autre main, elle exprime des sentiments infiniment subtils, car l'appel des doigts au cerveau est aussi rapide que celui de deux regards.

Qui ne conserve la mémoire d'une première rencontre avec certaine main, du moment de surprise, sinon d'émotion devant l'inconnu qui livrait imprudemment un peu de lui-même ?

Palper une main, c'est presque voir les yeux de qui nous parle; s'arrêter dans la chaleur et les vibrations d'une main, c'est attendre un secret; s'oublier, se fondre en elle, c'est pénétrer l'intimité d'un cœur qui ne se défend plus.

Il est des étreintes qui valent un baiser.

D'une légère pression naissent spontanément l'appréhension ou la sympathie.

Ne plaignez pas l'aveugle que la nature a doué de mains intelligentes : ses doigts déchiffrent, les paumes comprennent.

Les mains sont éloquentes, leurs attitudes, leur forme suggèrent les multiples lignes du

corps et leur grâce est parfois plus émouvante que le timbre de la voix.

Les intonations les plus pathétiques n'ont pas toujours le frémissement et l'ardeur d'un mouvement.

J'évoque des gestes blancs, éveillés, qui voltigeaient parmi des phrases que j'aimais et que j'ai perdues.

Ils avaient sans doute une vie plus intense que les discours auxquels ils survivent.

Qui les prononçait? Où donc était-ce?

J'ai le souvenir ineffable d'une main fraîche qui, un jour, se posa sur mon front douloureux... de mains qui effleuraient sans jamais blesser, de mains expertes, précises, de mains tièdes qui semblaient voir la souffrance et l'écartaient aussitôt.

S'il m'est permis de tâter longuement une main, (je le ferais toujours si je l'osais) j'apprends des choses admirables. J'analyse sa délicate armature, les nœuds des articulations, la sertissure des ongles, le réseau des muscles, leurs accents, leur ressort et leurs déviations, puis l'épiderme qui les enveloppe en essayant

de nous tromper par une vague élégance. Et de menus indices, de troublantes apparences mettent ma faible perspicacité en éveil.

Pourquoi ce pouce est-il aussi détaché, pourquoi cette paume est-elle moite et froide, ces phalanges courtes, ces ongles vicieux, pauvres, cassants, bombés... Est-ce finesse ou dégénérescence, est-ce distinction ou maigreur, lourdeur ou force...

Alors je cherche, car je sais qu'il existe des lois inflexibles sur l'harmonie universelle et j'espère trouver des analogies avec l'angle des mâchoires, le sourire des lèvres, la beauté du teint ou la noblesse des sentiments. Des artistes, parmi les plus habiles, négligèrent ces joyaux d'expression et ne comprirent pas ce qu'il y avait de persuasif et de particulier dans les mains de leur modèle.

Je revois des portraits célèbres : la tête émerge, vivante et lumineuse, les vêtements sont superbement rendus, mais le reste tombe dans l'insignifiance, parce que la main n'est que le banal support d'un éventail ou d'une épée.

Belles œuvres privées de précieux documents; autant que les traits du visage, ils eussent dévoilé les caractères profonds d'une personnalité.

Et cette étude m'attire comme un jeu; mes mains sont à leur tour des pèlerins qui vont à tâtons dans la nuit, s'égarant et retrouvant leur chemin.

Les gens dont je n'ai pas remarqué les mains, n'ont pas pris place dans ma vie.

Mains souples, refuge d'une heure d'angoisse, mains timides et câlines qui se glissent et se reprennent, mains avares qui se refusent à la pression, mains maladroites dont on craint la caresse, mains endormies qui ne comprennent pas ce qu'on veut leur dire, mains maussades, mains puériles, mains grasses et coquettes, mains grasses et vulgaires, mains longues dont les os sont fuyants, mains longues dont les os sont heurtants, mains de malade, humides et fiévreuses, mains courageuses, attendrissantes, malgré leur laideur.

Toutes agissent, toutes travaillent, se mêlent à nos idées; elles lisent, elles écrivent. Elles

écrivent et dans les lignes qu'elles tracent se concentre le grand prodige. Celui qui tient la plume pourra s'ingénier à masquer sa pensée, il s'appliquera vainement à copier un type d'écriture qui lui plaise ou à suivre la mode, à mentir, en un mot. Il ne se dérobera pas à son interlocuteur, sa main le dénoncera. Le moindre psychologue mesurera sa légèreté, son énergie, son orgueil. Ses mains ont opéré la cristallisation de ses tares et de ses vertus, alchimie merveilleuse où sont venues s'extérioriser toutes ses intentions. La main est l'instrument précis; avec la puissance de la simplicité, elle ne transige jamais et reste fidèle à sa mission.

Puis, n'y a-t-il pas des verbes qui font surgir la vision du geste symbolique que les mains accomplissent : ordonner, caresser, prier, bénir...?

J'en étais là de mes songeries, quand je reçus le visiteur qui m'était annoncé. Notre entretien fut long et plein de discussions enchevêtrées à travers le domaine sans limites des scrupules de conscience. Il voulait me

convaincre et s'efforçait d'être persuasif : j'avais la volonté d'être convaincue et son éloquence ne me persuadait pas. Cependant je repoussais les motifs qu'alléguait ma raison. Je regrettais les arguments qui me venaient aux lèvres. C'était moi-même que je combattais, mes propres convictions que j'espérais détruire et je souffrais de garder la victoire. Sans doute, les heures passèrent, j'oubliai le temps, l'endroit où nous causions, mes autres soucis et jusqu'au personnage qui daignait batailler aussi longtemps ; le problème seul se dressait toujours devant moi. J'avais la tête lasse, les joues brûlantes. Nous nous levâmes et comme j'avançais le bras pour écarter un siège, il crut que je lui tendais la main, ce qui m'eût semblé malséant. Or, mon incorrigible instinct de peintre, qui décidément ne meurt pas, m'aiguilla aussitôt sur la piste qui m'était familière et me fit observer que la main que je rencontrais était nerveuse et sèche et ne demeurait pas rigide comme celle de la plupart des religieux accoutumés à la réserve.

Ignorer entièrement la physionomie d'un

homme à qui on livre une si grande part de sa pensée, ne trouver que des inflexions de voix pour s'orienter, est une privation réelle.

Ma confiance sentait le besoin de voir pour se rattacher à l'Invisible, mais, comme toujours, elle voulut se fier aux apparences et, durant un instant, je me laissai aller au fil des déductions.

Le visiteur se retira et soudain je m'apostrophai : « Es-tu ou non perfectible... As-tu réalisé la solution que tu t'étais fixée : l'adaptation sereine aux tragédies de l'existence... Etais-tu digne de devenir aveugle... Une fois encore, la forme d'une main t'a distraite des investigations les plus graves. Qu'importe l'aspect de celui qui dissipera tes doutes...

« Ce sera donc inutilement que tu auras perdu la lumière si tu t'accroches sans cesse au plus suggestif, au plus démoniaque des sens. Ne pourras-tu jamais raisonner, admettre, enfin débarassée des ruines de ton ancien trésor...

« Ces ruines ne sont peut-être plus que sensations séduisantes et éphémères. Ne faut-il

pas les abandonner, pour gravir le rude chemin dont parle l'auteur de l'Imitation et Zarathoustra... »

Quand fera-t-il clair et nu dans mon âme...

1917.

A-T-ELLE QUITTÉ LA RIVE...?

...La rame frappe en mesure des coups arrondis et huileux, qui s'évanouissent et reprennent après un court ruissellement de gouttelettes.

La barque a donc quitté la rive? Elle glisse si mollement, enchassée dans le satin des eaux, qu'elle semble immobile encore. Pas de secousse, aucun balancement ne révèle le voyage et cette incertitude apporte un trouble charmant qui tient du rêve.

La brise joue souriante devant mes lèvres inattentives et fait crisser la soie des ombrelles. Matin d'avril sur la Meuse... un dimanche. Quatre mots gais et fleuris, qui paraissent liés d'une très jeune amitié.

Le murmure apaisé des cloches et de vagues oiseaux sont les seules voix de la terre, et cette terre si proche m'est illusoire comme la nacelle qui nous porte. Le décor environ-

nant doit être fait de lignes graciles et paisibles, de brumes transsonores.

Notre rameur laisse le canot descendre le courant; les battements et les cascades perlées cessent. Tout se tait.

Avancer insensiblement et n'en rien comprendre... Étrange émotion ; ignorance, ineffable pitié de la vie.

Je n'ose tremper mes doigts dans l'eau de crainte de toucher une vérité, si fuyante qu'elle soit, de perdre d'un mouvement l'insaisissable volupté de vivre sans effort.

C'était un dimanche d'avril, par les grandes heures du matin.

1920.

RETOUR

Heures émouvantes qu'il m'est permis de revivre, réminiscences inespérées qui s'éveillent en cette douce après-midi, solitude d'un parc qui se repose dans la chaleur veloutée!

Oh! ces ramiers et leur voix de pénombre, ce feuillage et le mystère harmonieux de ses frissons, vous êtes les premiers bruits que je dégage du silence vivant, les timides évocations qui appellent l'autrefois de mon cœur.

La brise se meut d'une allure souple et noble, amenant dans ses ondes l'odeur des foins coupés fraîchement.

Mes sensations s'enchaînent; dans l'air caressant, je distingue le grincement ronronnant et balancé des rateaux.

C'est vrai, comme eût dit le poète :

« Ici, tout n'est qu'ordre et beauté, luxe, calme... »

Le sable des allées forme un bandeau

soyeux le long des parterres dont les fleurs enchâssées ne dépassent jamais la courbe élégante; la pointe de mon ombrelle suit des lignes nettes, savamment dessinées.

Mais je serai seule aujourd'hui... Il ne viendra pas à ma rencontre, il ne marchera plus à mon côté...

Que d'années se sont écoulées...

Sur ce même chemin, si j'entendais un pas, il ne troublerait plus ma rêverie et ma rêverie ne s'amuse que d'infiniment vague: de sons, de parfums qui se confondent et meurent parfois sans avoir dit leur nom...

Pourtant, là, derrière moi, ce pas ressemble à celui qui faisait battre mon sang?

Non, mon cœur, assez de vouloir; n'étouffez pas la belle réalité sous les résonnances du passé; repoussez le cercle de torpeur au-delà duquel vous trouverez une joie dénudée, plus riche encore que celle que vous pleurez.

Peut-être.

J'aspire les effluves du sol où les pluies ont laissé des trésors et ces effluves font un enclos où s'accumulent mes souvenirs.

Toutes les scènes que je revis, s'éclairent d'une lumière mouillée, irisée, s'encadrent d'un ciel d'Escaut : nuages vagabonds glissant sur d'avares plaques bleues, pesantes masses de nacre et d'argent poussées par le vent d'ouest, mouvantes, échevelées, tragiques.

Le fleuve est proche ; une route placide et solitaire y mène. On longeait des ornières d'argile bordées de plantains et de seneçons; on traversait du marais et du taillis où se cachaient les faisans... une pente verte fermait la vue.

Mélancolie des paysages sans échappée...

Les senteurs de l'osier qui rouit dans les canaux voisins languissaient tristement; le héron lançait un appel rauque, par instants.

Mais si l'on gravissait le talus, la digue herbeuse, quelle surprise, quel émerveillement! La nappe d'eau s'étendait, roulant son flot brutal dans le décor immense : les bateaux, la barque du passeur, le pavillon doré par le soleil couchant, sur l'autre rive des frondaisons puissantes masquant un village et tout au loin l'arc métallique du pont se détachant sur les vapeurs incandescentes.

Mais ici, dans le parc seigneurial, le vieil Escaut semble une légende. Rien ne décèle son voisinage; on est à l'abri du souffle formidable qu'il entraîne.

Les colombes roucoulent; les rameaux palpitent; les jardiniers, lentement, ratèlent le gravier menu.

La pièce d'eau immobile m'envoie sa fraîcheur.

Ce sifflant sillage, ce plongeon sonore comme un baiser gigantesque?

C'est un oiseau lourd qui vient de s'abattre sur l'étang. Des gouttes glacées m'atteignent au visage.

Les cygnes?

Oui, je les revois, voguant d'une berge à l'autre sur une raie de clarté, accouplés, nonchalants, majestueux comme des amphores.

La maison baigne dans le miroir ses murs blancs. Elle avait, je pense, trois guirlandes de fenêtres; les carreaux frémissant d'or et de verdure avaient des regards spirituels : que de gaîté, de grâce, ils doivent avoir par ce jour d'été!

Et le diadème de balustres au bord du toit... Parée de même, était la rampe du pont; les capucines joyeuses, les glycines s'y enroulaient et descendaient jusqu'au bas des piliers.

Je suis à l'affût des moindres tableaux imprimés dans ma mémoire aimante.

Je sais où respirer les parfums que je préférais. Je sais quelles fleurs forment le ruban multicolore qui réjouissait mes yeux : géranium ardent, plumbago azur, quassia citron, lys du Japon et les orangers dans leur caisse architecturale.

Chères traditions des anciennes demeures! Je retrouve la grille d'honneur surmontée de la haute initiale, le vase de pierre et les bancs dans des coins de bosquets, le potager rectiligne et somptueux avec sa haie monumentale, le cèdre et le tapis d'aiguilles sombres qu'il semait autour de lui, l'empereur romain dont la robe de marbre est ternie par toutes les larmes de l'hiver et dont le bras rompu repose sur le piédestal... fatale abdication.

Je me complais peut-être à des images évanouies — les choses changent, malgré le respect que nous leur gardons.

Reconnaîtrais-je encore le vestibule avec ses portraits d'ancêtres entre les colonnes, le salon qui fleurait la tubéreuse, la salle à manger aux parois de glaces... comme une châsse?

C'était un château à la française, du siècle où l'on portait la poudre et les mouches et je croyais entendre une chanson de mon pays au milieu des plaines flamandes.

Je suis assise à l'ombre de grands arbres et je savoure la paix qui descend et m'enveloppe.

Les ramiers se sont tus... Passivité de la terre!... Quiétude étrange des crépuscules de Flandre, quand le vent marin s'assoupit; le feuillage ne frissonne même plus.

Une cloche tinte.

Douceur humide et tiède du jour presque accompli...

Le merle répète de temps à autre sa phrase fantasque; de très petits oiseaux babillent.

Une cloche a sonné... L'église?

Les notes restent suspendues, l'atmosphère molle les alourdit, les lie entre elles à la façon de la pédale d'orgue.

Peu à peu mon âme émue se pénètre de la

psalmodie abstraite et monotone, suit ses élans et ses chutes, essaie d'en découvrir les paroles cachées...

Hier fut cruel, aujourd'hui est plein d'apaisement, demain, si tu le veux, te rendra la force.

L'air est balsamique... une trève... Je voudrais la prolonger indéfiniment; je voudrais que la vie m'oubliât; la sécurité paraît me tendre les mains.

Le tintement continue... non, s'arrête.

Il indiquait une heure, j'étais distraite; cette heure, sans doute, m'eût parlé...

Quelqu'un s'approche, traverse la pelouse.. C'est l'amie de trente ans, je reconnais sa voix souriante.

Elle dit simplement : « Voilà l'Angelus. Je vais prier un peu, venez-vous avec moi.

Je me lève docile...

Mais quand serai-je de ceux qui croient à la Providence et ne cherchent jamais à l'expliquer ?

Hingene, Août 1920.

LA MER

Il faisait froid, très froid, douloureusement froid.

Les ténèbres me paraissaient plus absolues, plus périlleuses; les sens émoussés par le gel impitoyable, je humais dans le vide, je distinguais à peine quelques palpitations dans le mutisme de la nature.

Au loin, sourdement, la mer grondait sans accents ni paroles. On eût dit qu'un rideau de fer tombait entre la vie et moi; il me rappelait ma nuit des premiers jours, l'intruse que j'avais chassée.

Les pommettes endolories, les lèvres insensibles, je me sentais la face murée par la peau qui se crispait et se corrodait. Mon pied glissant sur la neige durcie, ne troublait pas le calme insipide et glacé.

L'air était si pur, si abstrait, si avare d'émotion qu'il déconcertait ma curiosité, il

s'imposait comme un anesthésique de tous mes désirs; une impression de mort se mêlait à cet engourdissement.

Alors la sagesse de mes compagnes se mit à dire : « Un grand feu brûle chez nous et sur la table notre livre reste ouvert... Quelle folie de vouloir traverser ce désert, d'atteindre la vieille estacade... Rentrons ! »

Mais nous arrivions sur le sable, un souffle immense passait par-dessus nos têtes et le frémissement de ma chair transie lui répondait, mes poumons se dilataient, je respirais puissamment.

Le bruissant mouvement des flots s'affirmait : avec des plaintes et des remous la marée montait.

« Irons-nous au devant d'elle ? Aurons-nous ce courage ? Marchons très vite; lutter est un beau jeu, il s'agit de vaincre la torpeur et le froid. »

Et déjà nos pas sonnent plus clair, ils font craquer le sol plein de flaques gelées.

Mes mains abritées sous le manteau tiède gardaient l'espoir dans leurs paumes repliées, comme en un tout petit foyer d'énergie.

Plus on avançait, plus la bise soufflait, harcelait, cinglait les oreilles, et plus les hurlements de l'Océan grandissaient. J'écoutais, je suivais l'ondoyant tumulte, ses saccades, ses heurts, ses syncopes, je me figurais le titanique gonflement des eaux qui, par moments, absorbait toutes les sonorités et se terminait auprès de nous par des vagues, qui ruisselaient et s'émiettaient. Les lames se soulevaient ainsi que d'énormes lambeaux de toile trempés, retombaient et s'engouffraient sans arrêt dans l'abîme.

La majesté de leur rythme semblait le balancement d'un mécanisme éternel.

Des mouettes gémissaient en tournoyant.

La tristesse de cette plage abandonnée devenait héroïque.

En partant j'étais inquiète, nerveuse; les perceptions réduites misérablement, je ne cherchais ni parfums, ni formes, je n'espérais aucune lumière.

La grandeur du mystère environnant, l'admiration m'avaient réchauffé le cœur. S'approcher de la puissance pacifie l'âme.

Faisait-il vraiment froid ?

La mer était vivante, elle déchaînait ses ondes comme une troupe de cavales qui galopaient, se dépassaient, roulaient à l'assaut de la digue; les assises tremblaient sous leurs coups pesants et confus et la rampe où se cramponnaient mes doigts me transmettait les convulsions de la houle.

Au large une bouée meuglait, les oiseaux s'effaraient, le vent jouait en maître et j'ai chanté dans le vent.

Ostende, décembre 1920.

SOLITUDE D'UN SOIR

Chaleur très douce, silence apaisant, envie de travailler : trois impressions délectables qui jouent dans ma chambre close, s'entre-croisent comme les trois voix d'une fugue à composer... ou qui se compose d'elle-même.

Le thème initial? Ce bien-être, ce calme ou ce désir?

O classiques et votre rigueur féconde!

A l'entrée, j'exposerai le motif ordonnateur de ma parodie contre-pointée : vent glacial au-dehors, le poële crépite: notes piquées, triolets grimpant et descendant sur l'accompagnement monotone de la bise... Le foyer rayonne près la table où je devrais écrire.

Feu, vie, entrain, succès naturellement ; une page lyrique là-dessus et caractéristique. La plus belle partie à moduler. La réponse joyeuse, à la quinte, se placera facilement et décuplera l'effet.

Non, le thème primordial sera la paix de la nuit, ses bras berceurs, ses flancs créateurs de sagesse, son rythme ferme comme un immense balancier. Ambiance propice au recueillement ; loisir d'oublier la misérable fatigue et de fixer la mélodie d'une âme à travers les bruissements de l'atmosphère. Repos attendu de ceux dont le métier consiste à parler tout le jour...

Se rappeler au moins à qui l'on parla serait déjà un bienfait. — Elle devait être charmante la bouche qui prononçait ce « merci » avec tant d'émotion et quelles jolies dents doit avoir la femme qui arpégeait si légèrement son rire. Ses yeux brillaient, j'imagine...

Ah ! Je voudrais voir la sinuosité de lignes, le mécanisme subtil de cette entêtée questionneuse !

Comme de l'index on tapote le clavier, je cherche le long de ma mémoire l'inflexion précise d'un organe aimé. Malheureusement, le clavier est plein de poussière : un soir, pareil à ce soir, il y a longtemps, une voix a murmuré pour la vingtième fois : « Tes mains

sont belles. » Et j'ai perdu jusqu'au timbre de cette voix. Le diapason s'est faussé, brisé...

Trop de bruit encore dans le silence qui m'entoure. Rien n'est irrémédiablement muet. La grande armoire vient de gémir, de respirer, le bois ne meurt sans doute jamais, les rabots, les scies, les marteaux ne l'ont pas tué.

Je m'excite : il me semble percevoir les pulsations de l'air qui sapent et dessèchent des fibres. En tendant éperdûment l'oreille, je suivrais les grattements, les grouillements des tarets dans leur tranchée. Je trouverais peut-être ainsi des cadences inédites, la nature est inépuisable en conseils et l'on a proclamé impertinent l'artiste qui marche sans ses avis et fait ses calculs à « priori ».

Mais travaille donc ! Tu te l'étais promis, jouet de tous les jeux de la vie, faible animal distrait pour un parfum, affolé par un choc, interloqué par le moindre doute... Tu te proclames libre. Devant quoi ? Pas même devant la plus plate flagornerie...

Si, comme dans les histoires, on te disait : « Je vous aime » tu serais capable de le croire.

Décidément, je suis mal à la besogne, je ferai bien de ne pas prendre la verve et la persévérance comme premier sujet de ma fugue. Je ne suis bonne à rien. C'est ce suave engourdissement qui a le maître rôle.

Tic-tac d'horloge. — Les pieds dans une chancelière. Nous sommes de pauvres gens du Nord.

Quelque part le soleil est brûlant, l'horizon éblouissant... Splendeur des tropiques...

Tiens? Des pas mal assurés dans la rue atroce de pluie fouettante. Ils s'arrêtent juste devant ma porte... Ils s'éloignent... Tant mieux! Les enjambées se précipitent, on les dirait pourchassées, insultées par un certain lanterneau qui grince et la gouttière qui leur crache de l'eau.

Et cette lettre de Nina reçue ce matin... sentimentalité! J'en ai composé de semblables à quinze ans. Elle disait : « Journée de Noël au bord de la mer bleu-sombre, les vagues sautillent, les mimosas et les narcisses que je viens de cueillir se fanent sur mes genoux tant le soleil est ardent. J'ai le spleen, ce n'est

pas la Noël de mon enfance. Noël sans blancheur, sans le décor de la forêt givrée et rayée de troncs noirs, sans la complainte des gamins offerte à chaque porte, sans l'odeur de cannelle s'échappant de toutes les cuisines, ce n'est pas Noël. Cet appel félin du printemps n'est pas Noël. » Sentimentalité, Christmas et cartes postales anglaises!

Le grand minuit, Bethléem sous la lune dorée et le souffle tiède du désert prochain, les troupeaux près des bergers, anxieux parce qu'une étoile scintille plus étrangement que les autres. Mais on veut de la neige sur la divine étable, notre poésie a besoin de se réfugier dans l'âtre.

Terrasses d'Orient, sonnailles de caravanes, incandescence du ciel, torpeur sans volonté d'espoir, presque de l'immatérialité!...

Pas d'autres lettres? Quelle chance, il faudrait écrire. Travaillons. Reprenons la fugue : les chants de la cheminée, de la quiétude et des projets... et ajoutons un prélude sur l'ardeur, l'enthousiasme, c'est assez communicatif, contagieux même.

Mais j'ai des pantoufles dans une peau de bique et je me grille les tibias, piètre activité qui n'est qu'en théorie. Ce n'est pas ma faute, cette continuelle défense contre le froid réduit les moyens. Tout au bout de la pièce les vitres frémissent et l'haleine de la bourrasque se glisse sous la fenêtre. A cette heure même, il y a des créatures nues dans la magnificence de l'espace...

La bouilloire ronronne, sursaute et lance des jets de vapeur. On se figure en tout petit les hoquets d'une locomotive en gare au moment du départ. On court, on s'interpelle, on cherche un coin de wagon.

Immobiles sur le quai, des amis trouvent que les dernières minutes sont éternelles. Recommandations, baisers, etc.

Prestige de tous ces anonymes qui s'en vont. Tantôt ils traverseront dans le vacarme des sifflets et des roues, suivis d'un panache d'étincelles et de fumée, des champs, des villes ensommeillées, des ponts sur des fleuves.

Lever d'aurore en chemin de fer, inoubliable et fuyante apothéose, le voyageur se frotte les

paupières, baille, la langue pâteuse et consulte sa montre. Soupirs...!

Qu'il fait donc doux et tranquille autour de moi. Ces deux lignes de mon contre-point — fantaisie, caricature — s'adaptent aisément, mais le troisième épisode, celui du vouloir, est plus difficile à introduire dans la danse. Hélas! Existe-t-il assez de volonté pour qu'elle prenne une forme mélodique... Paresse, vous me guettez!

Un craquement dans l'escalier, quelqu'un monte. Curieuse cette promiscuité avec des inconnus : quelques briques, des planches minces séparent des soucis et des joies.

Des coups légers... que fait-on là-haut à droite... On pend un portrait, peut-être celui de l'enfant dont les talons volontaires ébranlent mon plafond chaque matin... C'est bien long. On enfonce tout simplement le clou d'un soulier; le pire des cilices qu'une pointe perçant la semelle. Et l'on rit de ces accidents-là! Cependant, au figuré, on les a pris si sérieusement qu'on a trouvé vingt lieux-communs et les plus imagés pour se plaindre :

le ver rongeur, l'épine de la rose, la goutte qui fait déborder le vase, l'envers de la médaille. Banalité des constatations humaines!

Les petits coups ne cessent pas; ils font penser aux signaux des prisonniers... Les captivités célèbres... Traditions, exagérations à propos de cela comme à propos de tout.

Kropotkine. « Autour d'une vie », son évasion émouvante et romanesque... Au fait ne sommes-nous pas tous des prisonniers et des romanesques... Et qui a le courage de s'évader de sa geôle et de son roman...

Je suis captive de cette chaleur, de cet abri, de mon lit, de mon piano, des quelques mauvaises toiles accrochées au mur, forçat de mes souvenirs et de mes amitiés, esclave de mes promesses.

Se sauver doit être la plus effrénée des sensations : l'audace et sa récompense immédiate, l'air vif sur le visage et la liberté.

Il n'existe qu'une seule liberté : ne pas aimer, ne rien posséder. Ah! qu'il est pesant l'envoûtement du confort, de la quiétude et la manie ancestrale de vouloir produire une

œuvre, quelque médiocre qu'elle soit, à l'usage d'une postérité qui sourit de l'effort, si par hasard elle l'aperçoit.

S'évader... On ne s'évade pas de son hérédité, de ses passions, de sa famille, de soi-même, de la mode. On n'est jamais entièrement libéré, isolé. Le présent autant que le passé est un tyran et la souffrance est absorbante. Au moins souffre-t-on utilement, jouit-on utilement...

Problème insoluble que la portée d'un acte, il effleure l'esprit comme un rayon de lumière frôle une flaque d'eau et disparaît... ou bien il devient maxime générale, donc une vulgaire recette à tout venant...

Heureusement que la dignité de l'homme ne consiste pas à pouvoir tout expliquer, dit quelqu'un.

Je crois en mon cœur qu'on ne se trompe jamais en vain, que la perversité et la sottise sont indispensables. Qui sait s'il ne faudrait pas être sourd pour bien gouverner...

De quel droit s'indigner, s'emporter... Il y a tant de belles choses à goûter, mais on est

lâche devant la laideur, ou ce que l'on nomme tel. On n'est pas de force à la comprendre, à l'admirer, le temps manque toujours pour réfléchir...

Les trois motifs de ma fugue se débattent, étouffés entre les tentacules de mes digressions. Laideur et froid pourraient bien être synonymes.

Le poële est presque vide, les charbons s'éboulent, le vent siffle à travers des lèvres de cendres...

Mon premier thème se meurt, le second que j'appelais isolement est tout troublé de rumeurs et d'effritements.

J'étais seule, ô fortune, et je n'ai pas profité d'une heure pour me rapprocher d'une âme ou parler durement à la mienne. Je n'ai fait que tourner en rond dans la cage de mon cerveau. Je n'ai pas travaillé!

Oh! De grâce étreindre une main de chair, non une évocation, entendre une voix connue, une cloche d'église.

Uccle, 31 décembre 1919.

OASIS DE PIERRE ET DE FER

Deux sièges juchés entre la brique rugueuse qui sert de dossier et la maigre balustrade où repose le coude.

Le balcon tout traversé de brise s'accroche au mur comme une cage, très haut, sans doute, car aucune senteur ne me parvient, les bruits semblent lointains et je baisse les paupières pour les préciser.

Autour de nous s'étend un espace solitaire au centre de la ville agitée, un carré de défense derrière un bouclier de maisons et de cours intérieures d'où sortent par instants des voix, un rire, un choc d'ustensiles; c'est une enceinte rassurante, toute vibrante des échos qui s'y croisent et s'y abattent.

L'air s'appesantissait dans ma chambre étroite et sourde; j'étouffais, je rêvais ardemment de plages, de forêts, de routes, de tempêtes. J'ai fui l'obsession et mon triste

logis, Jeanne-Noële possède une terrasse où l'on peut faire trois pas.

Nous sommes campés sur cette margelle de pierre comme au bord d'un grand puits d'air et parce que je ne vois pas la laideur de ce qui m'entoure, surtout parce qu'un souffle frais trompe mes poumons, je domine la promiscuité des demeures citadines, la fausse intimité de leurs jardinets et je jouis d'une liberté chimérique, isolée du vacarme des rues voisines.

C'est l'apaisement, malgré cette continuelle et sourde trépidation de la marée humaine que j'écoute s'approcher ou s'éloigner. Notre abri frémit comme le pont d'un vaisseau, ne serais-je pas attachée à quelque gros mât.

Un chant de femme émerge de la confuse rumeur... une romance populaire. Une fenêtre s'ouvre dont le chambranle gémit... un appel? des cris joyeux... roulement de voiture, les sabots du cheval claquent contre le pavé qui résonne, l'on dirait de la pluie d'orage... ou des bravos.

Plus rien? Si, tout en bas des oiseaux

gazouillent... un tramway ronronne une interminable gamme chromatique comme les vases qui s'emplissent.

Alors vient l'accoutumance à tous ces menus incidents qui se répètent; ils ont laissé deviner leur cause et ne distraient plus la pensée.

Auprès de moi, Jeanne-Noële écrit sous la dictée, Jeanne-Noële la discrète, la fidèle esclave de son cœur, attend le mot difficile et l'aveu douloureux. Longues et bonnes heures de travail loin de la fièvre, des affolements et de la gaîté des foules, illusion d'aller vers un but.

Les moineaux pépient et se disputent sans rompre la quiétude.

Mais une auto passe comme une trombe, fait trembler la muraille et disparaître un moment le décor que j'imaginais; elle cingle l'atmosphère d'une tragique vision de malheur...

Puis, le mauvais frisson s'évanouit, je ressaisis enfin le charme qui me berçait ; j'entends la chanson féminine, un piano la

suit de ses notes grêles, rongées par la distance... une horloge sonne... Des pleurs de nouveau-né. Un marteau frappe en cadence, rebondissant, car chaque tombée s'accompagne de légers tintements... un homme siffle nonchalamment. Besogne? Flânerie?

Encore un passage de silence... un murmure de feuillage; un peu de vent cassé de s'être heurté à tous les angles, désarmé, inoffensif, vient mourir dans notre oasis de pierre et de fer.

Quand irons-nous dans la lande aux bruyères?

Quand foulerons-nous le sable de la mer plein d'iode et de sel?

Et cependant, par cette belle après-midi d'automne, je bénis le pauvre balcon tiédi par le soleil, enveloppé de brise... et je presse la main de Jeanne-Noële.

Bruxelles, septembre 1919.

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE DIX SEPTEMBRE MIL NEUF CENT VINGT ET UN PAR L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE, QUAI ST. PIERRE, BRUGES, BELGIQUE.

